

LE LAC DES FÉES,

Opéra en cinq Actes,

PAROLES

DE MM. SCRIBE ET MELESVILLE,

Musique de M. AUBER;

Représenté, pour la première fois,
à Paris, sur le Théâtre de L'Académie Royale de Musique,
le 1er Avril 1839.



AMSTERDAM,

ELIX & Co. IMPR. - ÉDITEURS;

Rok-In No. 161, près du Watersteeg.

—
1859.

PERSONNAGES.

ALBERT, étudiant.

RODOLPHE DE CRONEMBOURG, seigneur châtelain.

ISSACHAR, marchand juif.

FRITZ.

CONRAD. } étudiants, compagnons d'Albert.

PIKLER, truand.

MARGUERITE, aubergiste.

ZÉILA, jeune fée.

UN JEUNE PATRE.

CHOEUR DES FÉES.

CHOEUR DES ÉTUDIANTS.

CHOEUR DES SEIGNEURS QUI ACCOMPAGNENT RODOLPHE.

CHOEUR DES VALETS ET SERVANTES DE L'AUBERGE.

PAGES.

OFFICIERS.

SOLDATS.

MARCHANDS.

TRUANDS, COMPAGNONS DE PIKLER.

LE LAC DES FÉES

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un site dans les montagnes du Hartz.
Au fond du théâtre, un lac circulaire entouré de rochers élevés, et qui n'a d'ouverture qu'en face du spectateur.
À droite et à gauche, des chemins escarpés qui conduisent dans la montagne.

SCÈNE I.

ALBERT, FRITZ, CHOEUR DE JEUNES ÉTUDIANTS.
(Au lever du rideau on aperçoit sur les rochers, à droite Albert qui appelle ses compagnons. Ils gravissent le rocher, descendent le chemin escarpé et paraissent sur la scène.)

INTRODUCTION.

CHOEUR D'ÉTUDIANTS.

A travers ces rochers terribles,
Ces montagnes inaccessibles,
Sans crainte avançons, compagnons!
Parcourons ces bois, ces vallons,
Et du sort ne doutons jamais;
L'audace conduit au succès!

ALBERT, *regardant autour de lui.*
Les rochers élevés qui forment cette enceinte
Nous ferment le chemin.

FRITZ.

D'ici comment sortir?

ALBERT.

As-tu peur?

FRITZ.

Non, vraiment.

à part.

Mais je tremble de crainte.

haut.

C'est la faute d'Albert.

ALBERT.

J'ai voulu parcourir
Ces cantons inconnus.

FRITZ.

Ces montagnes terribles,
Ordinaire séjour des esprits invisibles.

ALBERT, *riant*.

Nous sommes égarés!

FRITZ.

Où trouver un chemin?
Nous mourons à la fois et de soif et de faim.

ALBERT.

Tiens, vois-tu ce beau lac et son onde limpide?
Et puis ne vois-tu pas au haut de ce rocher

Ce jeune pâtre qui, timide,
Nous regarde de loin et n'ose s'approcher?

LES ÉTUDIANTS, *au pâtre*.

Descends, descends!

FRITZ, *le couchant en joue*.

Ou crains cette arbalète!

ALBERT.

Il nous entend... et, tremblant pour sa tête,
Il se glisse en rampant le long de ce rocher.

LE CHOEUR, *pendant que le pâtre descend*.

A travers ces rochers terribles,
Ces montagnes inaccessibles,
Sans crainte avançons, compagnons!
Parcourons ces bois, ces vallons,
Et du sort ne doutons jamais;
L'audace conduit au succès!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LE PATRE. *Il s'avance en
tremblant.*

ALBERT, *le rassurant et le prenant par la main*.
En quels lieux sommes-nous?

LE PATRE.

Après du lac des Fées
Où quelque esprit malin vient d'égarer vos pas.
Aussi, fuyez ces bords ou craignez le trépas!

ALBERT.

Un trépas glorieux!

FRITZ, *voulant fuir.*

A de pareils trophées,

Moi, je n'aspire pas.

ALBERT, *le retenant.*

Sur ce lac merveilleux

Achève ton récit.

LE PATRE.

On dit dans nos montagnes
Qu'une gentille fée et ses jeunes compagnes
Vers le milieu du jour viennent du haut des cieux
Se baigner dans cette onde et limpide et discrète.

ALBERT, *riant*

C'est charmant.

LE PATRE.

Mais malheur à l'oeil audacieux
Qui voudrait les surprendre.

FRITZ, *à ses compagnons.*

Amis, quittons ces lieux!

ALBERT.

Non pas! restons encore.

FRITZ.

As-tu perdu la tête?

Pour des étudiants comme nous...

ALBERT, *fièrement.*

Il est beau

De tenter une telle aventure.

FRITZ.

Il insiste!

Lui qui va de l'hymen allumer le flambeau,

Lui qui doit épouser la plus belle aubergiste
De ce canton!

ALBERT.

Qu'importe!

FRITZ, *au jeune pâtre qui, assis à gauche sur
un quartier de rocher, s'est mis tranquil-
lement à déjeuner.*

Ami, sais-tu, dis-moi,
Un chemin qui d'ici nous ramène à la ville,
A Cologne?

LE PATRE, *se levant et laissant sur le banc de
pierre son manteau et son chapeau.*

Un chemin? Il en est un, je croi;
Mais il faut le chercher, et ce n'est pas facile.

TOUS.

Eh bien! cherchons, cherchons; tu guideras
nos pas

FRITZ, *prenant le bras d'Albert.*

Allons, Albert.

ALBERT, *se dégageant et avec impatience.*

Eh! oui, je ne vous quitte pas.

LE CHOEUR.

A travers ces rochers terribles,
Ces montagnes inaccessibles,
Sur ses pas, marchons, compagnons!
Parcourons ces bois, ces vallons;
Mais ne nous exposons jamais;
La prudence mène au succès.

(Ils sortent tous par la droite, conduits par le pâtre. Albert,
qui est resté le dernier, les laisse partir et revient sur le
devant du théâtre pendant que ses compagnons s'éloignent.)

SCÈNE III.

ALBERT, *seul.*

RÉCITATIF.

Ils s'éloignent! je reste... et je ne saurais dire
Ouel trouble ou quel espoir a fait battre mon coeur!

Songes que j'ai formés, amour auquel j'aspire,
Existez-vous, ou bien n'êtes-vous qu'une erreur?

CANTABILE.

De nos docteurs j'ai rêvé la science ;
L'étude, hélas ! ne remplit pas mon cœur !
J'avais rêvé l'amour et sa puissance ;
Je l'ai connu sans trouver le bonheur.

CAVATINE.

Gentille fée, au doux sourire,
Fille des airs, ange des cieux,
Est-ce auprès de vous que respire
Ce bonheur, objet de mes vœux ?

Fée immortelle,
Ma voix t'appelle !
Flamme nouvelle
Vient m'embraser.
A mon délire
Daigne sourire,
Et que j'expire
Dans un baiser !

Viens, viens !

Gentille fée, au doux sourire,
Fille des airs, ange des cieux,
C'est auprès de toi que respire
Ce bonheur, objet de mes vœux.

*(On entend au loin dans les airs des sons har-
monieux.)*

Mais quels accents se font entendre ?
Écoutons !

(Le bruit augmente et s'approche.)

Quel chant inconnu
Du haut du ciel semble descendre !
Filles des airs, m'auriez-vous entendu ?

Les chants aériens redoublent, et Albert, hors de lui, se
soutient à peine de surprise et d'émotion.

O surprise ! ô bonheur !
Et quel trouble enchanteur
Vient enivrer mon cœur !

SCÈNE IV.

ALBERT, *puls* ZÉILA et SES COMPAGNES.

(Du haut des rochers à gauche on voit descendre sur le lac une troupe de jeunes filles portant un voile déployé qui les soutient dans les airs. Elles s'abattent dans le lac derrière les rochers à droite et disparaissent un instant aux yeux du spectateur.)

ALBERT.

Du ciel, se détachant en brillantes étoiles,
Quelles divinités descendent vers ces lieux?
On dirait, au zéphir qui se joue en leurs voiles,
D'un navire léger qui sillonne les cieux?...

(En ce moment Zéila et ses compagnes sortent de derrière les rochers, en robe de gaze et tenant leur voile à la main. D'autres fées sont déjà dans les eaux du lac où elles se baignent.)

O mystère nouveau!... Spectacle gracieux!
Cachons-nous!... Dérobons mon bonheur à leurs yeux!

(Il se cache dans un creux de rocher à droite, derrière un massif d'arbres verts. Zéila et toutes les fées descendent sur la scène.)

CHOEUR.

Sur cette prairie,
Viens, ma soeur chérie.
De ce lac si pur
Que j'aime l'azur!
D'une aile légère
Descendons sur terre.
On trouve en ces lieux.
Les plaisirs des cieux!

Elles forment des danses et des groupes gracieux.

ZÉILA.

Et pourtant les mortels, en leurs frayeurs étranges,
Redoutent notre aspect qu'on leur dit dangereux,
Lorsque c'est nous, filles des anges,
Nous qui les protégeons et qui veillons sur eux!
J'envoie aux belles fiancées,

Comme à leurs jeunes amoureux,
Le jour, de riantes pensées,
Et la nuit, des songes heureux!

CHOEUR.

Sur cette prairie,
Viens, ma soeur chérie.
De ce lac si pur
Que j'aime l'azur!
D'une aile légère
Descendons sur terre!...
On trouve en ces lieux
Les plaisirs des cieux!

(Les danses recommencent, et les fées, qui s'apprêtent à se baigner, déposent sur les bancs de gazon ou sur les rochers le voile qu'elles tiennent à la main.)

ZÉILA.

Mais dans nos courses vagabondes,
Pour braver à la fois et les airs et les ondes,
Conservons bien, mes soeurs, ce voile si léger...

DEUXIÈME FÉE.

Notre seul talisman!

ZÉILA.

Par lui point de danger!
Posé sur notre front, vers la voûte éternelle
Il nous permet de remonter soudain!
Et lorsque nous l'ôtons, c'est la simple mortelle
Qui reparait!...

ALBERT, *à part et derrière le rocher à droite.*
O mystère divin!

Ah!... si j'osais!...

(Il avance la main et prend le voile que Zéila vient de placer près du rocher où il est caché. Il serre ce voile dans son sein. Pendant ce temps Zéila à gauche s'apprête à se baigner. Elle va dénouer sa ceinture lorsqu'on entend dans le lointain des cris qui se répondent.)

CHOEUR, *en dehors appelant.*

Albert!...

ZÉILA.

Au loin dans la montagne
Quels sont ces cris?

CHOEUR, *en dehors.*

Albert!!

ALBERT, *à part.*

Ce sont mes compagnons!

LE CHOEUR DES FÉES.

Loin des yeux indiscrets, fuyons!

(Elles reprennent leur voile et s'enfulent en désordre vers le lac. Elles disparaissent derrière les rochers.)

ZÉILA, *seule sur le devant du théâtre et cherchant à réparer le désordre de sa toilette.*

Attendez-moi!...

(Elle aperçoit Fritz et ses compagnons qui paraissent sur les rochers à droite. Elle n'a plus le temps de fuir.)

L'on vient!

(Elle se cache précipitamment dans une embrasure de rocher à gauche, où, sans être aperçue de Fritz et de ses compagnons, elle reste en vue du spectateur.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, FRITZ, SES COMPAGNONS,
ALBERT, *qui vient de sortir de sa cachette.*

FRITZ, *à Albert.*

Dans l'effroi qui nous gagne
Nous te cherchons, nous t'appelons!

ALBERT.

Vous marchiez d'un pied si rapide
Que je n'ai pu vous suivre et j'ai perdu vos pas!

FRITZ.

Nous avons, grâce à notre guide,
Découvert un sentier!... Viens, ne demeurons pas
Dans ce séjour maudit où quelque sort funeste
Nous menace...

ALBERT, *regardant autour de lui.*

Non pas!... J'y suis bien, et j'y reste!

ZÉILA, *à part.*

Il est brave, du moins!

FRITZ.

Si quelque esprit follet

Vient t'enlever!

ALBERT, *de même.*

Tant mieux!

ZÉILA.

Son audace me plaît!

Puis, il n'est pas trop mal pour un mortel...

FRITZ.

Allons;

Bon gré, mal gré, tu nous suivras!

LE CHOEUR, *voulant entraîner Albert.*

Partons!

ALBERT.

Laissez-moi!

FRITZ.

Je le veux!

ALBERT.

Laissez-moi, compagnons

ENSEMBLE.

ZÉILA, *à part et sans être vu des étudiants.* Nous remettre en chemin.
Pentraînant malgré lui.

J'admire son courage;

Avec nous tu viendras,

Se flant aux destins,

Oui, tu suivras nos pas!

Il veut braver l'orage

ALBERT.

Et même les lutins.

Que m'importe l'orage?

voyant qu'on l'entraîne.

Je veux, c'est mon dessein,

Il a beau faire, hélas!

Dahs ce séjour sauvage

On entraîne ses pas.

Rester jusqu'à demain.

FRITZ, *et ses compagnons.*

ne pouvant résister au nombre

N'entends-tu pas l'orage

Ah! j'ai beau faire, hélas!

Gronder dans le lointain!

Il faut suivre leurs pas.

Il faut, c'est le plus sage,

(Albert, malgré ses efforts, est entraîné par Fritz et ses compagnons, et disparaît avec eux par le sentier à droite.)

SCÈNE VI.

ZÉILA, *sortant du creux du rocher*, LES
FÉES, *sortant du lac.*

LE CHOEUR.

Entends-tu les orages
Gronder dans le lointain ?
Du séjour des nuages
Reprenons le chemin.

DEUXIÈME FÉE, *à Zéila qui regarde toujours
vers la droite.*

Zéila !... Zéila !... ne nous entends-tu pas !

ZÉILA, suivant toujours Albert des yeux.

A travers les rochers on entraîne ses pas !

DEUXIÈME FÉE.

Déjà les eaux du lac se soulèvent. Allons,
Il est temps !... Reprenons nos voiles et partons !

LE CHOEUR.

Quittons ces prairies ;
Oui, mes sœurs chéries,
De ce lac si pur
Se ride l'azur !
D'une alle légère
Quittons cette terre,
Et, filles des cieux,
Remontons vers eux.

(Chacune des fées tient un voile à la main et disparaît derrière les rochers. Un instant après on les voit s'élever des bords du lac et remonter vers le ciel.)

SCÈNE VII.

ZÉILA, *seule.*

(Elle est restée la dernière, occupée qu'elle était à suivre Albert des yeux ; elle se retourne et voit les fées qui déjà sont parties.)

AIR.

Mes sœurs !... mes sœurs !... attendez-moi, de grâce !
cherchant son voile.

Mon voile !... mon voile !... Il était là, je croi !
Je l'avais mis à cette place !...

Voilà qu'elles partent sans moi !
Mes soeurs, mes soeurs, attendez-moi !
(regardant au fond pendant que l'orage devient
plus fort.)

Elles s'élèvent dans les airs,
M'abandonnant pendant l'orage !
Là-haut... là-haut... dans ce nuage...
Je crois les voir encor..

poussant un cri d'effroi.

Ah ! je les perds !

Je tremble, je frissonne ;
Que vais-je devenir ?
Quand le ciel m'abandonne,
Qui peut me secourir ?
Exilée... étrangère,
Où donc porter mes pas ?
Ici, sur cette terre
Qui ne me connaît pas !

Strette de l'air.

L'orage augmente,
Et d'épouvante
Je suis tremblante !
Où puis-je fuir ?
En vain j'appelle ;
Faible mortelle,
Terreur nouvelle
Vient me saisir !

apercevant le manteau et le chapeau de paille que le père
a oubliés sur le banc de rocher, elle s'en enveloppe.)

Ah ! ce manteau... Mais où porter mes pas...
Ils parlaient d'un sentier...

Cherchant à droite.

Cherchons... cherchons... hélas !...
L'orage augmente,
Et d'épouvante
Je suis tremblante !
Où puis-je fuir ?
En vain j'appelle ;
Faible mortelle,

Terreur nouvelle

Vient me saisir! . . .

Mes soeurs, mes soeurs, veillez sur moi!

Partons, partons, je meurs d'effroi!

Mes soeurs, protégez-moi!

*(Enveloppé dans le manteau elle disparaît par
le sentier à droite, au moment où l'orage
éclate dans toute sa force.)*



ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente la cour d'une riche auberge, sur la route de Cologne. A gauche et à droite, des bâtiments auxquels on arrive par des escaliers extérieurs. Au fond, grande porte charrettière donnant sur la grande route. A droite, un grand arbre sous lequel sont placées plusieurs tables.

SCÈNE I.

MARGUERITE, GARÇONS ET SERVANTES D'AUBERGE,
VOYAGEURS.

(Au lever du rideau, plusieurs voyageurs viennent d'arriver; des garçons d'auberge conduisent leurs chevaux à l'écurie. Des voyageurs s'asseyent près des tables et l'on s'empresse de les servir.)

CHOEUR DES VALETS ET SERVANTES.

Encor des équipages

Et de nouveaux bagages;

Tant mieux pour nous, tant mieux!

Vivent les voyageurs quand ils sont généreux!

MARGUERITE, *sortant de chez elle et allant faire la révérence aux voyageurs qui descendent de cheval ou de litière.*

AIR.

Arrêtez-vous à notre porte,

Beau chevalier, noble seigneur;

Vous trouverez hôtesse accorte,

Bon vin et surtout bonne humeur!

(à des voyageurs qui s'approchent d'elle et qui lui parlent bas.)

Non, messeigneurs; portez ailleurs

Et vos soupirs et vos douceurs!

Adieu, conquêtes

Que j'avais faites;

Adieu fleurettes,

Adieu galants!

Pour votre peine

Sûts inhumaine;

L'y men m'enchaîne,

Il n'est plus temps!

Il faut vous taire;

Il faut bannir

Voeu téméraire,

Brûlant soupir!

L'y men qui veille

Est mon gardien,

Et mon oreille

N'entend plus rien.

Adieu, conquêtes
Que j'avais faites ;
Adieu fleurettes,
Adieu galants !
Pour votre peine
Suis inhumaine ;
L'hymen m'enchaîne,
Il n'est plus temps !

(*Dans ce moment arrivent de nouveaux voyageurs
et le choeur reprend.*)

LE CHOEUR.

Encor des équipages
Et de nouveaux bagages ;
Tant mieux pour nous, tant mieux !

Vivent les voyageurs quand ils sont généreux !

(*Marguerite donne de nouveaux ordres à ses valets d'auberge et
à ses servantes qui emmènent les voyageurs ou s'empresment
de les servir.*)

SCÈNE II.

MARGUERITE, *restée seule et regardant au-
tour d'elle.*

Comment Albert, mon prétendu,
N'est-il pas encor revenu ?

De ces étudiants, ses jeunes camarades,
Je n'aime pas les longues promenades,
Et quand il sera mon mari

Il ne sortira plus qu'avec moi, Dieu merci !

(*Elle monte par l'escalier à gauche et on la
voit entrer dans les chambres qui sont
au premier étage.*)

SCÈNE III.

ALBERT, *entrant vivement par la porte du
fond qui se referme quelque temps après
qu'il est entré.*

Oui, toujours cette image!!!
se jetant sur une chaise.

O fée enchanteresse !

Ton souvenir m'enivre et me poursuit sans cesse

De mille sentiments incertains et confus ;
Mes sens sont tour à tour charmés et combattus...
se levant brusquement.

Et cette jeune hôtesse à me plaire empressée !

Ah ! je croyais l'aimer et je ne l'aime plus !

Et cependant elle est ma fiancée !...

Et cependant... le plus terrible encor,

Je lui dois vingt-cinq écus d'or !

Et comment m'éloigner ? comment rompre avec elle

Avant de m'acquitter d'abord ?

(Apercevant un marchand, le juif Issachar, qui entre en ce moment.)

SCÈNE IV.

ALBERT, ISSACHAR.

ALBERT.

Ah ! le juif Issachar... providence mortelle

De nos étudiants!...

s'adressant à lui.

Veux-tu faire un effort

Pour moi, juif ?

ISSACHAR.

Pourquoi pas ? Que te faut-il, jeune homme ?

ALBERT.

Prête-moi vingt-cinq écus d'or.

ISSACHAR.

Volontiers ! mais pour cette somme

Quel gage m'est offert ?

ALBERT.

Pas d'autre, en vérité,

Que moi !... ma personne !!!

ISSACHAR, lui tendant la main.

Accepté.

ALBERT, avec enthousiasme.

O gloire d'Israël et de la synagogue !

Pour ce trait généreux je veux te mettre en vogue !

Tu seras révéré par moi, par mes amis,
Descendant d'Abraham et de Jacob!...

ISSACHAR, *lui donnant un papier qu'il y tient
d'écrire.*

Tiens... lis.

Et signe!

ALBERT, *lisant l'écrit.*

« Dans deux mois nous promettons de rendre
Les vingt-cinq écus d'or qu'Issachar nous prêta.
Si j'y manque... j'enchaîne à lui, dès ce jour là,
Ma liberté, mon sang!... »
s'arrêtant.

Qui! moi! j'irais me vendre?

Homme libre, je deviendrais

Ton vassal, ton esclave!

ISSACHAR.

Eh! mais,

Lorsque l'on n'a que sa personne
Pour seul trésor... il faut bien qu'on la donne!

ALBERT.

Non! laisse-moi!... Jamais, jamais
Ma main ne signera de semblables billets!

ISSACHAR, *s'éloignant et entrant dans l'inté-
rieur de l'auberge.*

Soit!

ALBERT.

Et va-t-en rejoindre en enfer, où tu marches,
Abraham et Jacob, et tous les patriarches!

SCÈNE V.

ALBERT, *seul et regardant autour de lui.*

Et maintenant comment quitter ces lieux?
Comment chercher au loin la charmante sylphide
Que ce tissu léger me rappelle?
(Il tire de son sein le voile de Zélla, le regarde et le presse
plusieurs fois contre ses lèvres.)

SCÈNE VI.

ALBERT, MARGUERITE, *sortant d'une chambre du premier étage, s'arrêtant sur le balconnet apercevant Albert.*

MARGUERITE.

Ah! grands dieux!

Le voici! Quel est donc ce voile précieux

Que sur sa bouche a pressé le perfide?

Je le saurai!

(On frappe à la porte du fond qui a été refermée après l'entrée d'Albert.)

ALBERT.

L'on vient!... Cachons à tous les yeux

Mon bonheur, mon trouble et mes vœux!

(Il entre dans une des chambres à gauche pendant que Marguerite descend l'escalier.)

MARGUERITE, *allant ouvrir.*

Qui frappe ainsi?

SCÈNE VII.

MARGUERITE, ZÉILA, *couverte d'un manteau et d'un chapeau de paille comme à la fin du premier acte.*

ZÉILA.

ROMANCE.

Premier couplet.

La nuit et l'orage
Ont égaré mes pas
Et dans ce village
On ne me connaît pas!
Je n'ai qu'un seul droit
Et je le réclame! . . .
J'ai faim. . . j'ai bien froid!
Pitié. . . noble dame!
J'ai faim. . . j'ai bien froid!
Pitié pour moi, noble dame!

Deuxième couplet

Vous êtes si belle!
Dieu n'a pas fait pour vous

Une âme cruelle
Avec des yeux si doux !
Je n'ai qu'un seul droit
Et je le réclame ! . . .
J'ai faim . . . j'ai bien froid !
Pitié . . . noble dame !
J'ai faim . . . j'ai bien froid !
Pitié pour moi, noble dame !

MARGUERITE.

Vous recevoir !... et que savez-vous faire ?

ZÉILA.

Rien, madame, mais j'apprendrai !

MARGUERITE.

Et vous n'avez jamais servi ?

ZÉILA.

Non !

à part.

Au contraire !

haut.

N'importe !... je travaillerai
Pour rien !

MARGUERITE, *étonnée.*

Pour rien !

ZÉILA.

Je ne demande

Point de gages !

MARGUERITE, *à part.*

C'est différent !

On peut toujours, la pitié le commande,
Essayer à ce prix son zèle et son talent !

haut.

Mais pour rester ici d'abord il vous faut prendre...
D'autres habits !...

(Lui montrant la porte de l'escalier qui est au fond du théâtre.)

Vous en trouverez là !

ZÉILA.

Que de remerciements!

MARGUERITE, *lui faisant signe de sortir.*

C'est bien!

ZÉILA, *en sortant.*

Ah! me voilà

Servante! et sans rien craindre, au moins, je puis attendre.

(Elle disparaît par l'escalier qui est au fond du théâtre.)

SCÈNE VIII.

MARGUERITE, *seule et plongée dans ses réflexions.*

Oui, je veux éclaircir un soupçon outrageant!...

Oui... ce voile qu'Albert pressait si tendrement...

C'était celui d'une rivale,

J'en suis certaine!... et de ce talisman,

Dont l'influence m'est fatale,

Je saurai m'emparer!... Malheur à lui... malheur!...

(Elle va monter l'escalier par lequel Albert a disparu, lorsqu'un bruit de cors se fait entendre. Elle donne ordre à ses valets, qui accourent, d'ouvrir la grande porte de l'auberge, et elle-même va au-devant des voyageurs qui arrivent.)

SCÈNE IX.

RODOLPHE, MARGUERITE, PIQUEURS ET

ÉCUYERS.

Le comte Rodolphe de Cronembourg, précédé de ses piqueurs et de ses écuyers. Il vient de descendre de cheval, et l'on voit en dehors de la porte ses chevaux que l'on tient en bride et sa meute que l'on tient en lesse. Une fanfare bruyante annonce son arrivée. Marguerite court présenter ses hommages à Rodolphe, son seigneur, lui fait la révérence et l'eugage à se reposer dans son auberge. Tout cela s'est fait sur la ritournelle de l'air suivant.

RODOLPHE.

AIR.

Sonne! sonne! bon piqueur!

Vous, mes vassaux, faites place!

C'est votre seigneur qui passe,
C'est Rodolphe le chasseur!
Sonne! sonne! bon piqueur!
Vivent l'amour et la chasse!
Sonne! Sonne! bon piqueur!
à demi-voix.

Avec adresse, avec audace,
En vieux chasseur je suis la trace
De l'ennemi qui croit hélas!
Pouvoir me dérober ses pas!
Adroit gibier, ou bachelette,
Vous voulez fuir!... mais je vous guette...

avec finesse.

Je vous suis... je vous tiens... tayaut!...
tayaut!

Et bientôt... et bientôt...

d'un air de triomphe.

Sonne! sonne! bon piqueur!
Vivent l'amour et la chasse!
Voici le vainqueur qui passe,
C'est Rodolphe le chasseur!
Sonne! sonne! bon piqueur!
En avant, compagnons!
Hardiment franchissons
Les fossés, les buissons!
A travers les moissons
Galopons ventre à terre...
A moi la plaine entière!!...
Gare!... gare!... tout est à moi,
Je règne!!... je suis roi!
Silence!... paysans!
Taisez-vous!... vils manants,
Craignez mon arquebuse.
Que m'importent vos prés
Par mes chiens labourés!...
Votre seigneur s'amuse?..
Votre enfant est blessé?..
Votre blé renversé?..
Mais le cerf est forcé!!!
En avant, compagnons!
Hardiment franchissons
Les fossés, les buissons!

A travers les moissons
Courons avec audace !
Amis !... vive la chasse !
Tayaut !... tayaut !... Ici tout est à moi !
Je règne !... je suis roi !

(A la fin de cet air les seigneurs de la suite de Rodolphe entrent dans les appartements à gauche ; les piqueurs emmènent les chevaux et la meute du côté des écuries à droite.)

S C E N E X.

MARGUERITE, RODOLPHE.

MARGUERITE.

Vous allez, monseigneur, signaler votre adresse.

RODOLPHE.

Et suivant mon usage, ici, ma belle hôtesse,
De toi je viens quérir le coup de l'étrier !

(Marguerite fait un signe ; on lui apporte sur un plat d'argent un grand gobelet qu'elle remplit et qu'elle présente au comte Rodolphe.)

RODOLPHE, *après avoir bu, s'adressant à demi-voix à Marguerite.*

Si tu l'avais voulu, dès longtemps, inhumaine,
Le seigneur châtelain serait ton chevalier ;
riant avec fatuité.

Cela viendra !

MARGUERITE.

Non pas !

RODOLPHE.

Dans mon riche domaine
Tu régneras un jour !... J'y compte, et je t'attends !

MARGUERITE.

Vous risquez, monseigneur, de m'attendre longtemps !

(Lui montrant Albert qui, triste et rêveur, descend de l'escalier à gauche, traverse le théâtre et va s'asseoir près des tables à droite, sans prendre part à ce qui se passe autour de lui.)

Car voici mon mari qu'ici je vous présente!
RODOLPHE, *prenant Marguerite à part et à demi-voix.*

Qui?... lui?... ce freluquet?... ce jeune étudiant?...
A cet âge ils sont tous d'une humeur inconstante!...

Tandis qu'au mien c'est différent...
On n'aime qu'une femme!... on ne regarde
qu'elle!

Et rien n'en peut distraire!...
(apercevant Zéila qui entre habillée en servante, et courant
auprès d'elle.)

Ah! grand Dieu! qu'elle est belle!

SCÈNE XI.

ZÉILA, RODOLPHE, MARGUERITE, ALBERT,
assis à droite et rêvant.

MARGUERITE, *retenant Rodolphe.*

Qu'avez-vous, monseigneur, et quel transport.
soudain?...

Pour vous dans la plus belle salle.

Vous trouverez mon meilleur vin du Rhin!
à Zéila.

Vous, ma servante et ma vassale,
lui montrant Albert.

A mon futur époux... à votre maître enfin...
Servez son repas!

ZÉILA, *apercevant Albert qui ne la voit pas.*
Ciel!..

RODOLPHE, *regardant Zéila.*

Ah! vraiment, rien n'égale

Sa beauté!...

sortant en souriant.

Nous verrons!...

MARGUERITE, *à Zéila qui est restée immobile.*

Eh bien! m'entendez-vous?

ZÉILA.

Oui, madame...

à part et regardant Albert.

Son époux ! !, ..

(Marguerite sort par la porte à gauche avec Rodolphe. Zéila, tout en regardant de temps en temps Albert, dispose sur une table à droite le couvert et le souper.)

SCE NE XII.

ALBERT, ZÉILA.

ALBERT, *levant les yeux, la reconnaît et pousse un cri.*

Ah !... jamais l'on n'a vu ressemblance pareille !

Et quelque sortilège a fasciné mes yeux !

ZÉILA, *s'approchant de lui timidement.*

Maitre, votre repas est prêt.

ALBERT.

Sa voix !... grands dieux !

Et cette voix aussi qui charmaid mon oreille !

DUO

Est-ce toi ?

Réponds-moi !

Non... ma vue infidèle

Aura trompé mes sens !

Ces humbles vêtements

Sont ceux d'une mortelle !

s'approchant de Zéila.

Pourtant quand je te voi

Je sens flammes soudaines

Circuler dans mes veines...

Est-ce toi ?

Réponds-moi !

Prends pitié de mes peines,

Est-ce toi ?

ENSEMBLE.

ZÉILA *affectant de ne pas*

Je suis peu savante

l'entendre.

Et ne comprends pas !

Qui donc vous tourmente ? *à part.*

Moi ! pauvre servante,

Si douce prière

Ne saurait déplaire,
Mais je dois me taire...
Ah! quel embarras!

ALBERT, *à part.*

O vue enivrante!
Déesse ou servante,
Mon doute s'augmente
Et redouble, hélas!
s'approchant d'elle.

O douce chimère!
Ombre si légère
Reste sur la terre,
Ne t'envole pas!

ALBERT.

Deuxième couplet.

Est-ce toi ?

Réponds-moi !

Non... plus je l'examine,
L'autre est fille des cieux
Et j'ai lu dans ses yeux
Sa céleste origine !

S'approchant de Zéila

Mais, comme elle, je crois,
Comme elle, je le vois.
Ton œil noir étincelle
Et tu souris comme elle...
Est-ce toi ?

Reponds-moi !

Ou déesse ou mortelle,

Est-ce toi ?

ENSEMBLE.

ZÉILA.

Qui donc vous tourmente ?
Moi, pauvre servante,
Je suis peu savante
Et ne comprends pas !

à part.

Si douce prière
Ne saurait déplaire,
Mais je dois me taire...
Ah! quel embarras !

ALBERT.

Erreur enivrante !
Déesse ou servante,
Mon trouble s'augmente
Et redouble, hélas !
O douce chimère !
Ombre si légère
Reste sur la terre,
Ne t'envole pas !

ZÉILA.

C'est assez vous railler d'une pauvre servante.

ALBERT, *vivement.*

Une servante?... En es-tu sûre ?

ZÉILA, *souriant.*

Eh! oui!

ALBERT.

Bien vrai?... Fais-en serment!...

ZÉILA.

Je vous le jure ici!

ALBERT.

Ah! ce mot seul me ravit et m'enchanté!

Déesse, hélas! je ne pouvais
T'aimer, ni t'épouser! mais femme, mais mortelle,
Rien ne peut plus nous séparer jamais!

ZÉILA.

Y pensez-vous?

ALBERT, *la regardant avec tendresse.*

Oui, voilà les attraits

Que mon cœur a rêvés et j'y serai fidèle.

A toi ma main et mon cœur!...

ZÉILA.

Lorsqu'ici

Vous devez être le mari
D'une autre!

ALBERT.

Ah! pour toi j'y renonce!

ZÉILA.

Elle est riche!

ALBERT

Qu'importe!

ZÉILA.

Et moi!... moi je n'ai rien!

ALBERT.

Si tu m'aimes, mon cœur ne veut pas d'autre bien.

ZÉILA.

Le malheur me poursuit!

ALBERT, *lui prenant la main.*

Et voici ma réponse:

A toi, toujours à toi!
Partout je veux te suivre,
Avec toi je veux vivre
Et mourir avec toi.

Oui, pour te protéger,
Je brave tout danger!

ENSEMBLE.

ALBERT.
A toi! toujours à toi!
Partout je veux te suivre
Avec toi je veux vivre
Et mourir avec toi!

ZÉILA.
Il me donne sa foi
Partout il veut me suivre,
Et l'erreur qui l'enivre
Me trouble malgré moi.

S C È N E XIII.

ZÉILA, ALBERT, MARGUERITE, *entrant avec RODOLPHE, au moment où Albert est aux genoux de Zéila. Au cri qu'elle fait entendre accourent ISSACHAR, tous les voyageurs, voyageuses, garçons et filles de l'auberge.*

FINAL.

MARGUERITE.

Ah! qu'ai-je vu!...

ZÉILA, *s'enfuyant à l'autre extrémité du théâtre.*

C'est fait de moi!

ENSEMBLE.

MARGUERITE, à Albert
Parjure!... téméraire!
Outrager mon honneur!
La honte, la colère
S'emparent de mon cœur.

ALBERT.
Le dépit, la colère
S'emparent de son cœur.
Et comment la soustraire
A sa juste fureur?

ZÉILA.
Le dépit, la colère
S'emparent de son cœur,
Et comment me soustraire
A sa juste fureur?

RODOLPHE, ISSACHAR, et LE
CHOEUR.
Le dépit, la colère

S'emparent de son cœur.
Rien ne peut la soustraire
A sa juste fureur.

MARGUERITE.
Un tel affront d'une servante
Quela pitié m'avait fait accueillir!
(Hr!!)

De chez moi sortez, insolente,
Sortez pour n'y plus revenir!

ZÉILA.
Ah! dans la honte qui m'accable
(cable)

Où porter mon sort misérable
(ble)

ALBERT, *lui prenant le bras.*
Sur ton frère tu t'appulera

MARGUERITE.

Qui ? vous ?... quitter ces lieux ?

ALBERT.

Il le faut... car je l'aime !

MARGUERITE, *à part.*

O ciel !

ALBERT, *vivement à Zéila.*

Partons ! partons !... je guiderai tes pas !

MARGUERITE

Vous l'espérez en vain ! vous ne le pouvez pas.

ALBERT.

Qui m'en empêcherait ?

MARGUERITE.

Vous même !

L'honneur qui vous retient !

ISSACHAR, *à Rodolphe.*

Et vingt-cinq écus d'or

Qu'a son hôtesse il doit encor.

ALBERT, *troublé.*

Grand Dieu !

RODOLPHE.

C'est juste, et, gage précieux,

La loi veut qu'il demeure en otage en ces lieux !

ENSEMBLE.

MARGUERITE.

Rien ne peut le soustraire

Aux dettes de l'honneur.

Le dépit, la colère

S'emparent de mon coeur.

ALBERT.

Et comment me soustraire

Aux dettes de l'honneur ?

La honte, la colère

S'emparent de mon coeur.

ZÉILA.

Exilée, étrangère,

Où fuir dans mon malheur ?

Qui donc sur cette terre

Sera mon protecteur !

RODOLPHE, ISSACHAR et LE CHOEUR.

Rien ne peut le soustraire

Aux dettes de l'honneur.

Le dépit, la colère

S'emparent de son coeur.

RODOLPHE à Zéila.

C'est moi, ma belle enfant, qui veux vous protéger ;
Venez en mon château.

ALBERT, à Zéila.

C'est une offre traîtresse ;
Refusez !

RODOLPHE.

Ma seule vieillesse
Doit à vos yeux éloigner tout danger.

ZÉILA, *indécise, regardant tour à tour Albert et
Rodolphe*

Mon Dieu, que dois-je faire ?

ALBERT, *avec effroi.*

Elle hésite !

bas à Issachar.

Tes vingt-cinq écus d'or, juif, donne-les-moi vite,
Et je signe à l'instant.

ISSACHAR, *avec joie.*

Le billet de tantôt ?

ALBERT.

Tout ce que tu voudras.

ISSACHAR.

C'est parler comme il faut !

Mettez là votre signature.

(*Il lui présente un papier qu'Albert signe vivement
sur la table à droite.*)

RODOLPHE, *pendant ce temps, s'adressant à Zéila
d'un air caressant.*

Oui, douter de ma foi serait me faire injure.

ALBERT.

Et la mienne pour elle est un meilleur garant.

à Marguerite, lui donnant la bourse d'Issachar.
Tenez, voilà votre or ! Je suis libre à présent !

ENSEMBLE.

ALBERT.

Ah ! la bonne affaire.
Que j'ai faite là !
Le destin prospère
Me sourit déjà.
Fi de la richesse !
Vivent la gaité,
Ma jeune maîtresse.
Et ta liberté !

ISSACHAR.

Ah ! la bonne affaire
Que j'ai faite là !
Le destin prospère
Me sourit déjà.
O folle jeunesse !
Sa témérité
Pour une maîtresse
Vend sa liberté.

RODOLPHE.

Ah ! la bonne affaire
Qui m'échappe là !
La jeune bergère
Me charmaît déjà

Trésor de jeunesse,
Naïve beauté !
Malgré ma vieillesse,
J'en suis enchanté !

MARGUERITE.

Ah ! le sort contraire
Me trahit déjà !
Malgré ma colère,
Il a racheté
Sa jeune maîtresse
Et sa liberté.

ZÉILA.

Ah ! le sort prospère
M'exauce déjà,
regardant Marguerite..
Et de sa colère
Me délivrera !
regardant Albert.
Oui, dans ma détresse,
A sa loyauté
Livrons ma jeunesse
Et ma liberté !

RODOLPHE, *regardant Zéila, puis Albert.*

O riche proie, hélas ! qu'il vient de m'enlever !

Mais qu'on pourra peut-être retrouver.
(*s'approchant d'Issachar, à demi-voix.*)

L'affaire est bonne, ce me semble.

ISSACHAR, *de même.*

J'espère y gagner cent pour cent.

RODOLPHE, *de même.*

Je te les donne sur-le-champ ;
Veux-tu que nous traitions ensemble ?

ISSACHAR.

Comment ?

RODOLPHE.

Cède-moi ton billet.

ISSACHAR, avec défiance.
Au prix coûtant ?

RODOLPHE.

Non pas ! Pour le double.

ISSACHAR le lui donnant

C'est fait !

ENSEMBLE.

RODOLPHE.

Ah ! la bonne affaire

Que j'ai faite là !

montrant Albert.

Ce billet, j'espère,

M'en délivrera.

Oui, par mon adresse

J'aurai racheté

Sa jeune maîtresse

Ou sa liberté.

ISSACHAR.

Ah ! la bonne affaire

Que j'ai faite là !

Le billet prospère

Rapporte déjà.

regardant Rodolphe.

Oui, sur sa tendresse

J'avais bien compté ;

J'ai, par mon adresse,

Un gain mérité.

ALBERT.

Ah ! la bonne affaire

Que j'ai faite là !

Le destin prospère

Me sourit déjà.

Fi de la richesse !

Vivent la gaieté,

Ma jeune maîtresse

Et la liberté !

ZÉILA.

Ah ! le sort prospère

M'exauce déjà

Et de sa colère

Me délivrera !

Oui, dans ma détresse

A sa loyauté

Livrons ma jeunesse

Et ma liberté !

MARGUERITE.

Ah ! le sort contraire

Me trahit déjà !

Malgré ma colère

Il m'échappera.

Par cette promesse

Il a racheté

Sa jeune maîtresse

Et sa liberté.

LE COEUR.

Sonne ! sonne ! bon piqueur !

Voici l'instant de la chasse.

Du courage et de l'audace ;

La chasse est le vrai bonheur !

Sonne ! sonne ! bon piqueur !

(Rodolphe et ses gens, qui viennent de remonter cheval, se disposent à repartir pour la chasse ; Albert, qui a pris le bras de Zéila, sort avec elle par la porte du fond, Marguerite, désespérée, tombe sur une chaise, et Issachar, de l'autre côté, au coin du théâtre, compte ses écus.)

ACTE TROISIÈME.

La chambre d'un étudiant; porte basse au fond; deux portes latérales. Sur le premier plan, à gauche, une croisée.

SCÈNE I.

ZEILA, ALBERT.

(Albert est à gauche devant une table et écrit. Zéila, à droite, devant un métier à tapisserie, et travaille. Des livres et des cartons sont épars dans la chambre.)

DUO.

ZÉILA et ALBERT.

Asile

Modeste et tranquille

Par toi le monde est oublié!

La vie

S'écoule si jolle.

Quand chaque instant est égayé

Par le travail et l'amitié!

ALBERT.

Dans ma demeure aérée

Qu'habite avec nous le bonheur,

montrant la porte à gauche et celle en face.

Là, votre chambre... ici la mienne!

C'est un frère...

ZÉILA, *lui tendant la main.*

Près d'une soeur !!

ALBERT, *se levant, se rapprochant d'elle et regardant sa tapisserie,*

Que c'est bien!

ZÉILA.

Trouvez-vous?

ALBERT.

Ces vases, ces trophées,

Ces fleurs naissent soudain sous vos doigts assidus,

On dirait l'ouvrage des fées!

ZÉILA, *souriant.*

Et l'on se tromperait!

à part.

Car je ne le suis plus!

haut.

Mais un seul point, Albert, me trouble et m'inquiète !
Ces vingt-cinq écus d'or qui par vous étaient dus...

ALBERT , *tirant du tiroir de la table une bourse qu'il lui montre.*

Dès aujourd'hui j'acquitterai ma dette ;
Vos travaux et les miens en paieront la valeur.
Combien , venant de vous , la liberté m'est chère !

ZÉILA , *à part*

Ah ! je n'aurais jamais cru sur la terre
Que l'on trouvât tant de bonheur !

ENSEMBLE

Asile

Modeste et tranquille

Par toi le monde est oublié.

La vie

S'écoule si jolle

Quand chaque instant est égayé

ZÉILA , *retirant sa main d'un air de reproche.*

L'amour , Albert?...

ZÉILA.

Par le travail et l'amitié !

ALBERT , *prenant la main de Zéila.*

Par l'amour et par l'amitié !

ALBERT.

Ah ! j'ai fait la promesse
De n'en jamais parler!... Mais que ta rigueur cesse ,
Et me rende un serment impossible à tenir !

ZÉILA , *baissant les yeux.*

Loin de toi veux-tu me bannir?

ALBERT , *timidement.*

CAVATINE.

J'avais juré de ne pas dire
Mes souffrances de chaque jour ,
avec passion.

Mais malgré moi ma force expire ;

Je meurs pour toi , je meurs d'amour !

Et pourquoi te défendre

D'un sentiment si doux !

Pourquoi ne pas te rendre

A moi... ton amant... ton époux?...

(Zéila, émue, se dégage de ses bras, s'éloigne, et Albert reprend à demi-voix.)

J'avais juré de ne pas dire
Mes souffrances de chaque jour,
Mais malgré moi ma force expire;
Je meurs pour toi ! je meurs d'amour !

ENSEMBLE.

ZÉILA.

ALBERT.

Oh ! mon Dieu ! comment se dé- Pourquoy plus longtemps te
(fendre (défendre ?
Contre ce charme séducteur ? Que ton coeur réponde à mon
Tais-toi !... tais-toi !... ta voix (coeur !
(trop tendre A mes désirs daigne te rendre,
Porte le trouble dans mon Et prononce enfin mon bon-
(coeur ! (heur !

Délire extrême... A toi que j'aime
Laisse-moi... laisse-moi ! J'engage ici ma foi !
Contre moi-même, C'est le ciel même
Mes soeurs portez-moi ! Qui dans ce jour te donne à moi,
Messieurs !... mes soeurs, pro- C'est le ciel qui te donne à moi !
(tégez-moi !

(Zéila éperdue est entre les bras d'Albert. Tout à coup par la fenêtre à gauche, qui est ouverte, on entend le chant des fées du premier acte. Zéila s'arrache avec force des bras d'Albert.)

ZÉILA.

Ah ! je les entends !... ce sont elles ;
Elles viennent me protéger !
Du haut des airs leurs voix fidèles
Viennent m'arracher au danger !

ALBERT, étonné.

Que dis-tu ?

ZÉILA.

Tais-toi !... ce sont elles !...

N'entends-tu pas leurs chants de regrets et d'amour ?
(On entend le chœur qui reprend en dehors.)

Mes soeurs !... je ne suis plus qu'une pauvre mortelle.

Des cieux où votre voix m'appelle,
Mes soeurs !... mes soeurs ! je suis bannie et sans re-
tour !

ALBERT.

Qu'entends-je?... Cette fée et si jeune et si belle
Dont vous me rappelez les traits!...

ZÉILA.

C'était moi!

ALBERT.

Cette fée, hélas! que j'adorais...

ZÉILA, *vivement.*

C'était moi!...

ENSEMBLE.

ALBERT.

Malheur qui m'accable,
Destin déplorable!
A mon coeur coupable
Il ne reste rien!
Hélas! ma constance
Double ma souffrance;
Je perds tout mon bien!

ZÉILA.

Malheur qui m'accable!
Pouvoir redoutable
Qui n'est plus le mien,
Céleste puissance
Qui vois ma souffrance,
Rends-moi l'espérance,
Rends-moi tout mon bien!

ZÉILA.

Tu sais tout, maintenant! Du ciel déshéritée,
Un pouvoir inconnu me retient ici-bas!

ALBERT.

Non!... et cette puissance, hélas! si regrettée,
Va vous être rendue!...

ZÉILA. *avec joie.*

Ah! ne me trompe pas!

ALBERT.

Ce talisman, qui vous permet, cruelle,
De fuir loin de la terre et de monter aux cieux,
Ce voile mystérieux
Qui fait votre pouvoir et vous rend immortelle,
Je l'avais dérobé!... Vous le rendre aujourd'hui,
C'est vous perdre à jamais!...

le tirant de son sein.

N'importe!.. le voici!

Il le lui donne.

ZÉILA, *le regardant avec joie et le portant à ses lèvres.*

Ah ! c'est lui !... c'est bien lui !

ENSEMBLE

ZÉILA.

O joie ineffable,
Bonheur qui m'accable !
regardant le voile.
Pouvoir redoutable,
Tu deviens le mien !
Oui, la Providence,
Calmant ma souffrance,
Me rend l'espérance ;
Me rend tout mon bien !

ALBERT.

Malheur qui m'accable,
Destin implacable !
A ses yeux, coupable,
Je ne suis plus rien !
Hélas ! ma constance
Double ma souffrance ;
Je perds l'espérance !
Je perds tout mon bien

ALBERT.

Adieu ! toi que j'adore !
Adieu ! toi que ce voile, hélas ! va me ravir.

ZÉILA, *jouant avec le voile qu'elle roule dans ses mains.*

Ce voile... qui t'a dit qu'on voulût s'en servir ?

ALBERT.

Qu'entends-je ! et quel espoir vient m'abuser ! en-
(core !

ZÉILA, *lui tendant le voile.*

Tiens, Albert, reprends-le... Pour moi
Le ciel est ici près de toi !

ENSEMBLE.

O bonheur ! o délire !
À peine je respire !
Ta voix et ton sourire
M'ont entr'ouvert les cieux !
O délices suprêmes !
Nos désirs sont les mêmes ;

Tu m'aimes... oui, tu mai-
(mes,
Je suis l'égal des dieux !
ZÉILA
Je suis encore aux cieux.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, FRITS, CONRAD, PLUSIEURS ÉTUDIANTS.

CONRAD.

Pardon !... nous vous dérangeons,
Pardon !... nous nous retirons.

ALBERT, *se hâtant de cacher le voile dans son sein.*
Ah ! ce sont nos amis !... Qui chez nous les amène ?

CONRAD.

A vous, couple heureux,
Il est dans ces lieux
Permis d'oublier
L'univers entier.

Mais nous, qu'à ses plaisirs le monde encore en-
chaîne.

Nous savons qu'aujourd'hui, de même qu'autrefois,
Cologne, la superbe ville,
Célèbre la fête des Rois !

ALBERT.

C'est juste !

CONRAD.

Au diable un travail inutile !

C'est jour de fête... nous venons
Pour vous chercher.

ALBERT.

Nous acceptons.

(Il prend sur la table sa bourse qu'il serre dans son aumônière)

LE CHOEUR.

Vive la jeunesse,
Vivent les amours !
Fi de la sagesse
Et de ses discours,
Amitié, franchise
Et jamais d'argent,
Telle est la devise
De l'étudiant !

ZÉILA.

La belle vie !
Point de chagrin.
Gaité, folle,
Joyeux refrain,
Douce existence,
Destin heureux
à part, et regardant vers le ciel.
Là-haut, je pense,
On n'est pas méfieux.

LE CHOEUR.

Vive la jeunesse !	Amitté, franchise
Vivent les amours !	Et jamais d'argent,
Fi de la sagesse	Telle est la devise
Et de ses discours !	De l'étudiant !

(*Albert prend le bras de Zeïla et sort avec elle.
Tous les étudiants les suivent.*)

SCÈNE III.

Le théâtre change et représente la grande place de Cologne, disposée pour la fête des Rois. A gauche du spectateur de riches boutiques de vaisselle ciselée, de tentures de Flandre, des boutiques d'armes; à gauche, des boutiques de bonbons et de pâtisserie; plus haut, l'entrée du jardin préparé pour les danses; au fond un large pont qui traverse la ville, et dans le lointain la cathédrale avec l'horloge et un cadran marquant les heures.

PEUPLE, JEUNES FILLES, SEIGNEURS, DAMES, BATELIERS
DU RHIN, MARCHANDS, GARDES, PIKLER *et ses com-
pagnons*, puis *successivement* MARGUERITE *et*
RODOLPHE, ALBERT *et* ZÉILA, PAGES, OFFI-
CIERS.

(*On entend le son des cloches appelant le peuple
à la fête.*)

CHOEUR GÉNÉRAL.

Noël, Noël ! largesses !
Princes, barons et duchesses,
Bourgeois, manants, écoliers,
Pèlerins et cavaliers,
Largesses ! largesses !
Accourez à notre voix,
Voici la fête des Rois !

PIKLER, *à ses compagnons.*

Nous, qui courrons toutes les fêtes,
Gentilshommes de grands chemins,
Nous aimons, en fait de conquêtes,
Celles qui viennent de nos mains.
Dans ce jour, à nos vœux prospère,
Nous saurons, pour nous occuper,

Trouver quelque riche aumônière,
Ou bien quelque bourse à couper.

ENSEMBLE.

LE CHOEUR.	PIKLER et SES COMPAGNONS.
Noël, Noël ! largesses !	Nous qui méprisons les larges-
Bourgeois, manants, écolliers,	(ses,
Princes, barons et duchesses,	Gens d'esprit, d'audace et de
Pélerins et cavaliers !	(front,
Largesses ! largesses !	Nous aurons toujours des ri-
Accourez à notre voix,	(chesses
Voici la fête des Rois !	Tant que les autres en auront !

(Marguerite paraît vêtue d'habits magnifiques, suivie de pages, d'officiers, et donnant le bras au comte Rodolphe.)

CONRAD et quelques étudiants, venant du jardin
à droite et regardant du côté du pont.

Avec ce cortège de reine
Vers nous qui dirige ses pas ?
C'est au moins une châtelaine.

regardant.

Eh ! mais, je ne me trompe pas !
C'est Marguerite !

LES ÉTUDIANTS.

Eh quoi ! l'aubergiste jolie
Dont Albert a trompé les vœux !

CONRAD, *riant.*

Et qui vient, pour venger sa tendresse trahie,
De troquer son hôtellerie
Contre un galant presque aussi vieux
Que le château de ses aïeux.

LE CHOEUR, *saluant Marguerite.*
Hourra ! pour la dame et maîtresse
De messire notre seigneur.

RODOLPHE, *à Marguerite.*
Sur tes pas vois comme on s'empresse.

MARGUERITE , *à part avec dépit.*

Oui , que désormais la richesse

Me tienne au moins lieu de bonheur !

(*Rodolphe la fait asseoir à gauche devant un riche magasin où Marguerite marchande des étoffes et des pierreries : des dames et cavaliers vont aussi s'asseoir devant d'autres boutiques.*)

Entrent plusieurs autres étudiants en dansant, tenant leur maîtresses sous le bras et entourant Albert et Zéila.

CHŒUR D'ÉTUDIANTS.

Nous voici , mes amis ,

Nous voici réunis.

ALBERT , *gaiement :*

A nous , bonheur , gaité , folie .

A nous tous les biens de la vie !

MARGUERITE , *à part.*

Les voir sans cesse tous les deux !

ALBERT , *voyant Marguerite.*

C'est Marguerite !

CONRAD.

Et son vieux comte.

MARGUERITE , *d Rodolphe, en lui montrant les deux amants.*

Quel scandale !...

RODOLPHE.

C'est une honte !...

(*Les deux couples passent l'un près de l'autre en se saluant d'un air railleur.*)

ALBERT et SES AMIS.

Quel regard fier et triomphant !

MARGUERITE , *piquée*

Quel air moqueur et méprisant !

CHAQUE COUPLE , *à part.*

Oser tous deux paraître ici !

En public se montrer ainsi ,

C'est indécent !... c'est inouï ,

MARGUERITE , *avec colère.*

Me braver encor !

RODOLPHE , à *Marguerite.*

Patience!

N'ai-je pas là notre vengeance?

Ce billet qu'Issachar avait reçu de lui,

(*montrant Albert.*)

Il est entre mes mains!... il échoit aujourd'hui,

A deux heures il faut qu'il soit payé... sinon.

Il devient mon serf, mon esclave..

CONRAD , *qui est près d'eux , les a entendus et s'ap-
proche d'Albert.*

Ils parlent d'un billet... c'est quelque trahison

Que je redoute!

ALBERT.

Et que je brave!

Je peux le payer dès ce soir,

Car j'ai sur moi la somme!

J'ai de l'or!!

PIKLER , *qui est à côté d'Albert , entend ces derniers
mots et dit à demi-voix à ses compagnons.*

C'est bon à savoir!

Observons bien ce gentilhomme

Et ne le quittons pas!

Partout suivons ses pas!

RODOLPHE.

Du silence,

La fête commence...

GRIEURS DE LA VILLE.

Prenez place... silence,

La fête des Rois commence!

LE CHOEUR.

Les Rois! les Rois!

On va tirer les Rois!

(*Des jeunes boulangères portant d'énormes corbeilles circulent
au milieu de la foule et présentent à chacun des petits gâ-
teaux ronds.*)

LE GRIEUR DE LA VILLE.

Prenez part au gâteau des Rois.

CONRAD, *prenant sa part du gâteau.*

Cette royauté n'est qu'unrêve ;

Mais du hasard voyons le choix !

A qui va-t-il donner la fève ?

TOUS, *cherchant la fève dans leurs gâteaux.*

C'est moi ! c'est moi

Qui serai roi !

Ce sera moi !

Déjà je croi...

Je l'aperçoi...

Non... ce n'est rien ;

Mais cherchons bien...

ZÉILA, *avec un cri de joie et montrant la fève qu'elle a trouvée.*

C'est moi ! c'est moi !...

MARGUERITE, *avec dépit.*

Encore elle ! . .

ALBERT, *gaiement.*

Le ciel est juste

Et nous soumet tous à sa loi !

On remet à Zéila un sceptre d'or.

CONRAD.

Mais quel sera son roi !

RODOLPHE, *s'avançant.*

Oui, voyons quel sera son roi !

ZÉILA.

Eh bien ! avec ce signe auguste !

Partage mon pouvoir, Albert,

(lui donnant la fève.)

et deviens roi !

MARGUERITE et RODOLPHE, *à part.*

Ah ! quel affront pour moi !

CONRAD, *remplissant un verre.*

A la santé

De Sa Majesté !

Qui nous fera raison et qui le doit !

*(On présente à Zeïla un verre qu'elle effleure
du bout des lèvres.)*

TOUS.

La reine boit !... la reine boit !...

*(Des jeunes filles présentent à Zeïla une couronne de fleurs, et
en guise de sceptre, un thyrsé qu'elle veut d'abord refuser
et qu'Albert la force d'accepter.)*

ALBERT.

Premier Couplet

C'est le sort
Qui seul te donne
Sceptre d'or
Et nouveau trône !
Mais sans or
Et sans couronne,

Par la beauté tu règnerais encor.
Pouvoir d'un jour ! heureux royaume
Que le hasard créa soudain !
Tu vas passer comme un fantôme
Et disparaître dès demain !
Mais sous la pourpre ou sous le chaume
T'aura suivi joyeux refrain.

à Zeïla.

Oui, le sort
Ici te donne
Sceptre d'or
Et nouveau trône !
Mais sans couronne,
Par la beauté tu règnerais encor !

LE CHOEUR.

Reine ! reine ! souveraine !
Reine ! reine ! sois la mienne ;
Verse ! verse ! à sa gloire
Je veux boire !
Célébrons
Ici sa gloire,
Et buvons ! amis, buvons !

ALBERT.

Deuxième couplet.

Ni complots
Ni lois sinistres;
Point d'impôts
Ni de ministres!
Qu'en ce jour,
Au son des sistres,
Folle, amour
Règnent seuls à ta cour!
O royauté
Que les mansardes
Fêtent ainsi que les palais,
Jamais le fer des hallebardes
Ne cachera tes doux attraits!
Car notre reine n'a pour gardes
Que ses heureux et gais sujets!

Oui, le sort
Ici te donne
Sceptre d'or
Et nouveau trône!
Mais sans couronne,
Par la beauté tu règèrais encor!

LE CHOEUR.

Reine! reine!
Souveraine!
Reine! reine!
Sois la mienne!
Verse! verse! à sa gloire
Je veux boire!
Célébrons
Ici sa gloire,
Et buvons, amis, buvons!

(Pendant ce second couplet on a préparé à droite du théâtre une estrade que l'on a recouverte d'un tapis, et sur laquelle on fait asseoir Zéila et le nouveau roi.)

LE CHOEUR.

Devant la reine inclinez-vous!
A genoux! à genoux!
Sujets, prostérnez-vous!

(Tout le monde s'incline; Rodolphe seul se lève, et, tenant le bras de Marguerite, il veut, ainsi que son cortège, passer devant Zéila sans la saluer.)

CHOEUR GÉNÉRAL.

De par la reine et par nous tous,
Devant elle prosternez-vous!

(Rodolphe et Marguerite, obligés d'obéir à la clameur publique s'inclinent malgré eux avec humeur, et vont dans la foule cacher leur dépit.)

MARCHE DES ROIS.

Des SOLDATS couverts d'une cuirasse, et ayant pour arme une haste, ouvrent la marche; suivent les principales corporations des métiers avec leurs insignes en tête; ce sont les seules dont les députations se trouvaient à ces fêtes:

Les Fruitiers, ayant pour insignes Adam et Eve mangeant du fruit défendu;

Les Brodeurs, — Une vierge avec des objets de broderies;

Les Chaussetiers, — Des figures nues avec des chausses pendues à côté d'elles;

Les Orfèvres, — Un vase d'argent;

Les Serruriers, — Une serrure; des clefs en sautoirs;

Les Armuriers, — Un heaume posé sur un bouclier, avec
— dague et écusson armorié;

Les Selliers, — Une selle de bataille;

Les Poissonniers, — La roue de sainte Catherine avec des poissons;

Les Mariniers, — Un vaisseau.

Des soldats ferment la marche des corporations. Viennent ensuite les docteurs et professeurs de la ville, puis les pèlerins et les naufragés qu'un voeu attachait à cette procession; après eux marchent des halbardiers.

Entrée des trois Rois Mages, *Melchior Balthazar* et *Gaspard*, suivant l'étoile lumineuse qui marche devant eux et qui les guide. Ils sont couverts d'oripeaux magnifiques, étincelants d'or, turbans surmontés de couronnes, et tels enfin que l'imagination à cette époque se peignait les Orientaux.

Ils sont précédés d'une troupe d'esclaves noirs, dont quelques-uns guident leurs chevaux richement caparaçonnés.

Marchent après eux des grands Seigneurs qui, par dévotion, se mêlaient aussi à ces solennités; ils sont couverts du grand manteau de cérémonie, en brocard d'or doublé d'hermine.

S'avance ensuite un gros de *stradiotes*, troupes étrangères soudoyées par l'empereur Maximilien; ils étaient choisis pour servir d'escorte aux Rois-Mages, à cause du caractère oriental de leur costume.

Au milieu d'une troupe de monstres bizarres et fantastiques apparaissent trois hippogriphes conduits par des noirs; des fous

sonnant de la trompette sont montés dessus; ils sont couverts d'un tabar aux armes de la ville de Cologne, qui porte de gueules à trois couronnes d'or, posées en fasce, coupé, bordé, diapré d'argent.

Enfin une troupe de jeunes *étudiants* et de *grisettes* arrivent sur un air de danse, et forment différentes valse.

Mais un grand bruit se fait entendre. Aux sons des flûtes, tambours et cymbales entrent *Bacchus* et *Ariane*, montés sur un char traîné par quatre *satyres*. Le *gros Sylène*, plongé dans l'ivresse, est négligemment jeté sur le devant du char. Des *satyres*, des *faunes* et des *bacchantes* à moitié ivres, dansent autour de lui.

Après la marche commence le divertissement, terminé par un pas de *Bacchus* et d'*Ariane* et par une danse générale de *bacchantes* entourant le char de *Sylène*.

Après ces danses générales vont commencer les danses particulières. Conrad, un des étudiants, s'approche du trône.

CONRAD, *s'adressant à Zélla.*

Quand du plaisir voici l'heureux signal,

Notre reine veut-elle.

à *Albert.*

Et le roi permet-il qu'un serviteur fidèle.

Avec elle ouvre le bal?

ALBERT, *avec dignité.*

Nous l'accordons! et nous allons vous suivre!

FIKLER, *à part, à ses compagnons, montrant la bourse d'Albert, dont il vient de couper les cordons.*

Qu'a la danse il se livre!...

Il le peut sans danger,

Car il doit à présent être bien plus léger!

Voici sa bourse! elle est à nous!

CHOEUR DE TRUANDS.

Et nous la partagerons tous!

CHOEUR GÉNÉRAL.

Reprise du chœur des étudiants.

Vive la jeunesse!

Vivent les amours!

Ils sortent tous.

SCÈNE IV.

MARGUERITE, RODOLPHE, *retenant Albert qui veut les suivre.*

RODOLPHE.

Un seul mot, s'il vous plaît, seigneur étudiant.
(*montrant l'horloge de la cathédrale qui sonne 2 heures*)
Voici l'heure et le jour d'acquitter votre dette ;
Et votre liberté de ce billet dépend...

ALBERT, *riant.*

Ce billet-là, seigneur, en rien ne m'inquiète ;
Il vous sera payé...

RODOLPHE.

C'est vingt-cinq écus d'or!...

ALBERT, *souriant.*

Oui, vingt-cinq...

(*portant la main à sa bourse et ne la trouvant plus.*)

Ciel!... ô ciel!... mais tout à l'heure encor

Je les avais!... où sont-ils donc?... perdus?...

(*regardant les cordons qui ont été coupés.*)

Non, dérobés!... Ah! je ne les ai plus...

Mon Dieu! que devenir?...

RODOLPHE, *avec ironie.*

Par un fâcheux échec

Les coffres du roi sont à sec!

Sa personne me reste en gage!

Assurons-nous d'abord de ce royal otage!

(*Il sort par la droite.*)

ALBERT, *tombant sur l'estrade à droite.*

Ah! de tout mon bonheur et de moi c'en est fait!

La force m'abandonne!

MARGUERITE, *qui était prête à s'éloigner.*

Il chancelle!.. il expire!...

(*accourant auprès de lui.*)

A cet aspect tout mon amour renaît!

Du secours!... du secours!... A peine s'il respire!

Elle entr'ouvre le pourpoint d'Albert pour lui donner de l'air et aperçoit le voile qu'il a caché sur son coeur.)

O ciel!... ce voile séducteur,
Dont le charme odieux m'avait ravi son coeur!

Si je pouvais l'éloigner de sa vue
Sa tendresse à mes vœux serait enfin rendue!..

(Elle prend le voile et le cache dans son sein.)

Il revient! il revient!

ALBERT, *encore à moitié évanoui.*

A moi.. mes compagnons!...

Zéila, viens!... partons! fuyons!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDEANTS, RODOLPHE et PLUSIEURS HOMMES

D'ARMES

FINAL.

RODOLPHE.

Arrêtez et qu'on le saisisse;
Il m'appartient... point de pitié.
De par mon droit et la justice
Comme un vassal qu'il soit lié.

ALBERT, *avec indignation, s'élançant vers Conrad qui entre.*

Me lier, m'enchaîner!!

CONRAD.

Un homme libre! non!

criant.

Aux armes, mes amis!

(Tous les étudiants accourent, s'élancent dans les boutiques d'armes et s'emparent des épées, des haches, des poignards.)

RODOLPHE, *rassemblant ses hommes d'armes.*

Crime! rébellion!

A moi, mes gens!

CHOEUR DES ÉTUDIANTS et DU PEUPLE.

A nous tous les colléges,

Franchises, privilèges?

Pour l'Université,

Liberté! liberté!

(*Albert, Conrad et les étudiants, ainsi que le peuple, sont d'un côté, les armes à la main. Rodolphe, les officiers et les hommes d'armes, sont de l'autre, prêts à les attaquer. Marguerite et les femmes, effrayées, se réfugient en désordre dans les boutiques.*)

ENSEMBLE.

ALBERT, CONRAD, ÉTUDIANTS et PEUPLE.	RODOLPHE et SES GENS,
N'approchez pas, Craignez mon bras!	Ne fuyez pas, Craignez mon bras!
Tant d'insolence Mérite le trépas!	Tant d'insolence Mérite le trépas,
Oui, si tu fais un pas, A ma vengeance	Oui, si tu fais un pas, A ma vengeance
Tu n'échapperas pas!	Tu n'échapperas pas!

MARGUERITE et SES FEMMES.

N'approchez pas,
Craignez leurs bras,
La résistance
Vous perdrait tous, hélas!
Si vous faites un pas
A leur vengeance
Vous n'échapperez pas!

RODOLPHE, *voulant saisir Albert.*

Force à la loi!

ALBERT, *croisant le fer.*

Malheur à toi!

LES FEMMES et LE PEUPLE, *criant.*

La paix de Dieu!

ENSEMBLE.

RODOLPHE.	ALBERT.
Force à la loi!	Malheur à toi!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, ZÉILA, *paraissant au fond du théâtre.*

ZÉILA, *apercevant Albert, pousse un cri.*

Albert!... Albert!...

(*Elle s'élançe entre lui et Rodolphe, au moment où Albert, qui avait tiré son épée, allait frapper Rodolphe; elle reçoit le coup destiné à celui-ci.*)

ALBERT, *épouvanté et laissant tomber son épée.*

O rage insensée!

Zéila... Zéila... blessée!...

Son sang coule, et c'est moi!...

vous, s'éloignant.

O moment d'horreur et d'effroi!

(Rodolphe saisit ce moment; ses gardes environnent Albert, qui ne fait plus de résistance et qui tient Zéila dans ses bras. Conrad, les étudiants et le peuple sont placés aux deux côtés du théâtre.)

ALBERT.

Ah! ma raison s'égare!

Zéila!... mon amour,

C'est donc moi, moi, barbare,

Qui t'ai ravi le jour...

Oui, c'est ma main barbare

Qui t'a ravi le jour!...

ENSEMBLE.

RODOLPHE.

Allez! qu'on les sépare;

CONRAD et LES ÉTUDIANTS.

Le sort qui les sépare

A trahi leur amour.

(Zéila est retombée évanouie; Rodolphe donne ordre à ses gens de l'emporter et de la secourir, pendant que les gardes entraînent Albert. Le peuple, les étudiants sortent en désordre.)

ACTE QUATRIÈME.

Le château du comte Rodolphe. Une salle gothique magnifique, voûtée et soutenue par de larges piliers. Au fond, trois grandes croisées ouvertes donnant sur un lac. Sur le premier plan, portes à gauche et à droite.

SCÈNE I.

MARGUERITE, ALBERT.

MARGUERITE, *sortant mystérieusement de la porte à droite et conduisant Albert par la main.*

Celle que vous aviez trahie

Vient vers vous et brise les fers

Où Rodolphe voulait enchaîner votre vie!

J'ai gagné vos geôliers! Peut-être je me perds

Sans qu'un seul mot de vous, Albert, me remercie!

Pourquoi ce silence effrayant!

Répondez-moi!

vivement

Non, non, quelqu'un s'avance!...

Taisez-vous!

écoutant.

On s'éloigne!... A votre délivrance

Je vais veiller!...

à demi-voix.

Restez; je reviens à l'instant.

Elle sort.

SCÈNE II.

ALBERT, *seul. Il parcourt le théâtre en silence. Son air et sa démarche annoncent l'égarément de sa raison. Il s'arrête, regarde autour de lui, et dit à demi-voix et avec terreur:*

AIR.

C'est moi!... c'est moi qui l'ai frappée!...

frottant sa main

Voyez-vous ces taches de sang
Dont ma main est encor trempée?

Elles ne s'en vont pas !

levant la tête avec fierté.

J'ai bien fait !... Ce tyran

M'appelait son esclave !... .

avec indignation

Esclave !!!... Ah ! mon épée

L'a fait rouler sanglant !... Et je le vois encor... .

(regardant à ces pieds et se relevant avec désespoir)

Non !... c'est ma Zéila ! mon bonheur ! mon trésor !

Ah ! laissez-moi la baigner de mes larmes !

Ah ! laissez-moi m'enivrer de ses charmes !

Pourquoi nous séparer ?... pourquoi cette prison

Qui s'élève au sommet de la roche escarpée ?

montrant ses bras.

Pourquoi ces fers !... Ah ! vous avez raison.

Punissez-moi !... c'est moi qui l'ai frappée !

(s'arrêtant, écoutant et croyant entendre l'air des fées au premier acte.)

CAVATINE.

Quand viendra la déesse au bord du lac s'asseoir.

Livrant ses beaux cheveux à la brise du soir,

Et contemplant ses traits dans la plaine azurée !

Oh ! les heureux instants et la belle soirée !

Pourquoi depuis longtemps

Est-elle différée ?... .

Viens !... je t'aime et j'attends !

Le ciel est pur, la prairie embaumée ;

Les fleurs semblent s'épanouir ;

L'air est plus doux !... Ah ! c'est ma bien-aimée

Qui sans doute va venir !

Alors au ciel plus de nuages,

Et dans mon cœur plus d'orages... .

L'orage qui souvent mugit et retentit... .

L'entendez-vous !... .

écoutant.

Cette fois il s'enfuit !

Tout se tait, plus de bruit... .

Plus de bruit...

(L'orchestre s'éteint peu à peu et il reprend à voix basse.)

Quand viendront les déesses,
Au bord du lac, le soir,
Nouer leurs blondes tresses
A ce riant miroir,
Oh! la belle soirée!
Pourquoi depuis longtemps
Est-elle différée?
Viens!... je t'aime et j'attends!
Viens!... viens!...

(*s'arrêtant, puis marchant avec égarement et avec terreur.*)

Non, ne viens pas!...

Fuis ton ami!... fuis cette épée!

Qui donne le trépas!...!

(*cachant sa tête dans ses mains et sanglotant.*)

C'est moi!... c'est moi qui l'ai frappée!...

(*Il tombe accablé sur un fauteuil à droite, et, absorbé dans sa douleur, il n'aperçoit même pas Marguerite qui rentre en ce moment et s'avance vers lui.*)

SCENE III,

ALBERT, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Pour sortir de ce château-fort

Que de tous les côtés l'eau du lac environne,

Il fallait un esquif, et mon or me le donne!

Viens!... tout est prêt... partons!

ALBERT, *sans la reconnaître.*

Non! attendons encor;

Voici l'instant où sur le lac tranquille

Elle viendra!!!

MARGUERITE, *étonnée.*

Qui donc!

ALBERT.

Zéila!

MARGUERITE *avec dédain.*

Zéila!...

Moments perdus!... espérance inutile!

Ta Zéila ne viendra pas!

ALBERT, *douloureusement*

Ah! tu dis vrai!..., ma main lui donna le trépas!

MARGUERITE.

Non ! elle existe encor !

ALBERT , *sans l'écouter.*

C'est moi qui l'ai frappée !

MARGUERITE.

Elle existe en ces lieux !!

ALBERT , *de même.*

C'est moi qui l'ai frappée !

MARGUERITE.

Mais par elle , vois-tu , ta flamme fut trompée...

Comme la mienne !!... Un traître ! un séducteur !...

Rodolphe !... dans ces lieux la transporta mourante !

Et pour cette nouvelle amante

Il me dédaigne , moi !... qui lui donnai mon cœur !

Non .. il ne l'eut jamais !... le dépit , la colère

Avaient troublé mes sens !... Toi seul eusmes amours !

Et pour preuve dernière ,

Ingrat ! je viens sauver tes jours !!

ALBERT , *sans lui répondre et reprenant le motif de sa cavatine.*

Quand viendront les déesses

Au bord du lac s'asseoir ,

Livrant leurs blondes tresses

A la brise du soir...

MARGUERITE , *le regardant avec effroi et poussant un cri.*

Albert !... Ah ! la douleur , la souffrance cruelle

Ont égaré sa raison !... Malheureux !

Ne me connais-tu pas ?

ALBERT , *la regardant attentivement.*

Ah ! vous n'êtes pas elle !

MARGUERITE , *avec chaleur.*

Mais je viens te sauver !

ALBERT , *froidement.*

Pourquoi ?...

MARGUERITE.

Quittons ces lieux !

Près de moi tu peux vivre!

ALBERT.

J'aime mieux

Mourir avec elle!

MARGUERITE, *voulant l'entraîner.*

Partons!... bientôt il ne sera plus temps!
Rodolphe et ses amis... Le voici... je l'entends.

ENSEMBLE.

ALBERT, *achevant sa cavatine.*

Ah! la belle soirée!

Pourquoi depuis longtemps.

Est-elle différée?...

Viens! je t'aime et j'attends,

MARGUERITE.

Sa raison égarée

Le livre à ses tyrans!

Mon âme est déchirée

De regrets, de tourments!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, RODOLPHE ET PLUSIEURS SEIGNEURS

DE SES AMIS, PAGES ET HOMMES D'ARMES.

RODOLPHE, *apercevant Albert.*

Mon esclave!... qui donc osa briser ses fers?

Et comment tes cachots se sont-ils entr'ouverts?

Réponds!

MARGUERITE.

Hélas! il ne pourrait le dire!

Peut-être dans le lac et du haut de la tour

Il s'est précipité dans son affreux délire!...

Car il n'a plus sa raison!

RODOLPHE.

Qu'est-ce à dire?

Un fou!... tant mieux! on prétend qu'à leur cour

Et princes et seigneurs en ont un!...

D'AUTRES SEIGNEURS.

C'est l'usage!

RODOLPHE.

Je prends celui-ci pour le mien!

Alors qu'il était sage il ne servait à rien,

Et de nous divertir il aura l'avantage!

(Pendant ce temps les pages et valets ont apporté à gauche du théâtre une table servie.)

A table, amis! à table!

à *Albert.*

Et toi,

Viens nous verser à boire, et songe à ton emploi;
Amuse-nous!

COUPLETS.

ALBERT, *les regardant d'un air égaré et s'adressant à Marguerite qui est près de lui.*

Pourquoi cet-air de jole
Dans leurs yeux effarés?
Sous la pourpre et le sole
Quels sont ces nains dorés?

RODOLPHE et LE CHOEUR DE SEIGNEURS, *à table et riant.*

Ah! c'est charmant!

Divertissant!

ALBERT, *les regardant toujours et à Marguerite.*

Leur adresse semble occupée
A soutenir un verre plein...
Ils font bien... sans doute une épée
Serait trop lourde pour leur main.

LES SEIGNEURS, *se levant.*

Insolent!...

RODOLPHE, *riant et les retenant.*

Ah! c'est charmant!

Divertissant!

MARGUERITE, *bas à Albert et voulant le faire taire.*

Ce sont de grands seigneurs puissants!

ALBERT, *étonné.*

De grands seigneurs!

MARGUERITE, *de même.*

Des courtisans!

ALBERT.

Ah! je comprends... oui, je comprends!

LES SEIGNEURS, *élevant leur verre.*

Buvons! buvons à nos maitresses!

Buvons à nos exploits galants!

ALBERT

Buvez à vos bassesses,
Vous boirez plus longtemps !

les menaçant

Houra ! houra ! sur ces méchants !

ENSEMBLE.

LE CHOEUR, à *Albert*.

Tais-toi ! tais-toi ! silence !

Ou ma juste vengeance

Pour un vassal félon

N'aura pas de pardon !

RODOLPHE, *semoquant d'eux*.

Ah ! quelle extravagance !

Vous êtes en démençe !

Mais vous oubliez donc

Qu'il n'a pas sa raison !

MARGUERITE, *Bas à Albert*.

Tais-toi ! tais-toi ! silence !

Redoute leur vengeance !

Pour toi point de pardon ;

Revtens à la raison !

MARGUERITE, *bas à Albert*.

Prends garde ! c'est Rodolphe !

ALBERT.

Ah ! c'est Rodolphe !... où donc ?

MARGUERITE, *le lui montrant*.

Devant tes yeux !

ALBERT, *le regardant attentivement*.

Eh oui ! je crois qu'elle a raison !

s'adressant à Marguerite.

Deuxième couplet.

Oui, cet air lourd et gauche,

Qu'il croit des plus galants...

Ce front, que la débauche

Flétrit plus que les ans...

LE CHOEUR, *riant, excepté Rodolphe*.

Ah ! c'est charmant,

Divertissant !

ALBERT, *continuant malgré les signes de Marguerite*.

C'est bien lui !... c'est ce noble comte...

La beauté qu'offraient ses feux,

En le voyant, rougit de honte...

Comme rougiraient ses aïeux !

RODOLPHE, *se levant*.

Insolent.

LES AUTRES SEIGNEURS, *riant et le retenant.*

Ah ! c'est charmant ,
Divertissant !

MARGUERITE, *bas à Albert.*

Il est capable , en ses ressentiments ,
Des forfaits les plus grands !

ALBERT, *avec ironie.*

Ah ! je comprends !... oui , je comprends !

RODOLPHE, *levant son verre.*

Buvons à nos tendres victimes !
Buvons à nos exploits galants !

ALBERT, *avec force.*

Non ; buvez à vos crimes ,
Vous boirez plus longtemps !
Hora !... hora !... sur ces méchants !

ENSEMBLE.

RODOLPHE.

Tais-toi ! tais-toi ! silence !
Ou ma juste vengeance
Pour un vassal félon
N'aura pas de pardon !

LES SEIGNEURS, *riant et
retenant Rodolphe.*

Mais, plus que lui, je pense,
Vous êtes en démençe !

Mais vous oubliez donc
Qu'il n'a pas sa raison ?

MARGUERITE, *bas à Albert.*

Tais-toi ! tais-toi ! silence !
Redoute sa vengeance !
Pour toi point de pardon ;
Reviens à la raison.

ALBERT *s'est assis sur un fauteuil, et malgré les menaces de Rodolphe il continue à chanter.*

Hora ! hora ! sur ces méchants !

RODOLPHE

Tu ne te tairas pas !

Tu le veux !... Eh bien donc ! que ton juste trépas...

(*Il arrache des mains d'un de ses gardes une masse d'armes qu'il lève sur Albert. Celui-ci continue tranquillement à chanter ; Rodolphe va lui briser la tête, lorsque de la porte à droite sort Zéila. Elle aperçoit le geste de Rodolphe, pousse un cri et retient son bras, qui allait frapper.*)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, ZÉILA.

ZÉILA, *arrêtant Rodolphe et poussant un cri.*

Ah!

(*A ce cri, Albert se lève, aperçoit Zéila et reste immobile.*)

ALBERT.

Qu'ai-je vu ?

ENSEMBLE.

Quels volles funèbres
Tombent de mes yeux !
Du sein des ténèbres
Quel jour radieux ?
Mon âme si triste
A brisé ses noeuds ;
Je renais, j'existe,
J'ai revu les cieux !

ZÉILA, MARGUERITE, RODOLPHE.
ET LE CHOEUR, *regardant Albert.*
Quels volles funèbres
Tombent de ses yeux !
Du sein des ténèbres
Quel jour radieux !
O divine vue !
Céleste flambeau !
Sa raison perdue
Brille de nouveau !

ZÉILA, *voulant courir près d'Albert.*
Albert !!

ALBERT, *tout-à-fait revenu à la raison.*

Zéila !... c'est elle !

RODOLPHE, *retenant Zéila par le bras.*
Arrêtez !...

aux seigneurs qui l'entourent.

Pour dompter cette âme si rebelle,
Quelques instants, mes amis, laissez-moi.

Ils sortent.

SCÈNE VI.

ZÉILA, RODOLPHE, ALBERT, MARGUERITE.

QUATUOR.

RODOLPHE, *à Zéila.*

Ainsi, jusqu'à ce jour, dédaigneuse et cruelle,
Vous avez refusé mon amour et ma foi !

ALBERT.

O bonheur !

RODOLPHE, à Zéila, lui montrant Albert.

Maintenant, vois-tu bien cet esclave

Qui nous insulte et qui nous brave !...

A toi, son sort ! Ce front, qui n'a pu se courber,
Sous la hache sanglante à l'instant va tomber !

ZÉILA.

Ciel !

RODOLPHE.

Mais, si plus douce ou moins fière,
Tu deviens ma compagne, à lui sa grâce entière !
Qu'il parte !... je lui rends sa liberté, ses droits...
Prononce donc ; ses jours dépendront de ton choix.

ENSEMBLE.

ALBERT.

O sort affreux ! plus d'espé-
(rance !

Il veut en vain nous désunir !

Repousse une horrible clé-

(mence,

Zéila, laisse-moi mourir !

ZÉILA.

O sort affreux ! plus d'espé-
(rance !

Que faire, hélas ! que devenir ?

à Rodolphe.

Suspend l'effet de ta venge-

(ance !

Et laisse-moi plutôt mourir !

RODOLPHE.

C'est mon arrêt, c'est ma sen-
(tence !

Oui, tel est notre bon plaisir !

De l'amour ou de la vengeance

Le bonheur à moi va s'offrir !

Allons ! allons ! il faut choisir !

MARGUERITE.

O sort affreux ! plus d'espé-
(rance !

Que faire, hélas ! que devenir ?

Mon Dieu ! détourne sa ven-

(geance !

S'il meurt, je n'ai plus qu'à

(mourir.

RODOLPHE, avec impatience.

Allons ! c'est trop attendre ! et je choisis moi-même !

à ses hommes d'armes.

Frappez !

ZÉILA, rassemblant toutes ses forces.

Non, non ! qu'il vive !

ALBERT, à part, avec douleur.

Ah ! malheureux !

RODOLPHE, à *Albert*.

Rends grâce à ma bonté suprême !

Va, sois libre !... Ce jour verra combler mes vœux!...

ENSEMBLE.

(*Mouvement vif et animé.*)

RODOLPHE et MARGUERITE.	Qu'en mon cœur la haine
Enfin, non sans peine ,	Succède aux amours !
La bête inhumaine ,	Je sors d'esclavage.
Sous ^{mes} lois en chaîne	Et bientôt ma rage ,
Elle et ses amours !	Vengeant mon outrage ,
	Tranchera ses jours !

Tel est ^{mon} usage
son

Et la plus sauvage ,
Comme la plus sage ,
Me cède toujours.
lui

ALBERT.

Clémence inhumaine ,
Qui brise ma chaîne !

(*Rodolphe sort par la gauche, des dames du château emmènent
Zéila par la droite. Albert et Marguerite restent seuls.*)

SCÈNE VII.

MARGUERITE, ALBERT.

ALBERT, *se jetant sur le fauteuil à droite, et rêvant.*

Elle est en sa puissance !... et la fille des cieux

Va s'enchaîner à lui par d'invincibles noeuds!...

Au prix de mon bonheur et de toute ma vie ,

Et dussé-je à jamais renoncer à la voir ,

Si je pouvais la rendre au ciel !... à sa patrie !

Et retrouver ce voile !... son pouvoir ,

Son talisman !!

MARGUERITE, *qui s'est approchée de lui et qui vient
d'entendre ces derniers mots, s'appuie sur le dos
du fauteuil et lui dit :*

J'entends ! un voile !

Caché, là... sur ton cœur !... un précieux tissu !

ALBERT, *vivement.*

Qui te l'a dit ?

MARGUERITE.

Eh bien ! qu'en ferais-tu ?

ALBERT, *de même.*

Si mon ange, si mon étoile
Me le rendait... D'un infâme tyran
Je me vengerais !

MARGUERITE, *l'approuvant.*

Bien !

froidement.

Et si ce talisman

Était entre mes mains !!

ALBERT, *hors de lui.*

Mon sang, ma vie entière

Ne pourraient pas m'acquitter envers toi !

O Marguerite ! écoute-moi !...

Marguerite, entends ma prière !

Ce voile... au nom du ciel ! ce voile, rends-le-moi.

MARGUERITE.

Déjà, ne m'as-tu pas trahie ?

ALBERT.

Quelles preuves alors te faut-il de ma foi ?

Ordonne, et sur-le-champ tu seras obéie !...

MARGUERITE, *vivement.*

Ah ! que dis-tu ? tais-toi ! tais-toi !

Rodolphe, impatient de sa belle conquête,

Presse de son hymen la pompe qui s'apprête !

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, SEIGNEURS DES ENVIRONS, VASSAUX

et VASSAUX du domaine de Rodolphe.

CHOEUR ET MARCHÉ.

Du haut des tourelles altières

Flottez au vent, riches bannières !

Et nous, vassaux de monseigneur,

Chantons célébrons son bonheur !

Jole infinie !

Il se marie !

Gloire au noble châtelain ,
Notre seigneur suzerain !

RODOLPHE *entre , tenant Zéila par la main.*
Qu'elle est belle ma fiancée !

ZÉILA.

De terreur je me sens glacée !

RODOLPHE , *à son intendant et aux femmes du
château.*

Aportez-lui tous mes bijoux
Et mes ornements les plus beaux !
Que pour l'autel on la pare au plus vite !
Allons , femmes , dépêchez-vous !

ALBERT , *au coin du théâtre à gauche , à
Marguerite.*

Ah ! Marguerite ! Marguerite !...
Ce voile , rends-le-moi , je t'en prie à genoux !
Et si quelque soupçon reste en ton coeur jaloux ,
Rends-le... non pas à moi !...

montrant Rodolphe.
Mais à sa fiancée ,

A Zéila !

MARGUERITE , *étomée.*
Comment ?

ALBERT.

Et désormais
J'en jure par le Dieu qui lit dans ma pensée ,
Zéila pour nous tous est perdue à jamais.

MARGUERITE , *à part et hésitant.*

Ah ! que dit-il ?

RODOLPHE , *qui pendant ce temps a causé au coin du
théâtre à droite avec les seigneurs ses amis , se
retourne et s'approche de Zéila que l'on pare en
ce moment.*

Eh quoi !... pas encor prête !
à Marguerite.
Femme , que l'on s'empresse !

MARGUERITE, *avec dépit.*

Oui, noble conquérant,
La mariée aura terminé sa toilette
Dans un instant !

(*Marguerite sort par la porte à droite en jetant sur Albert un regard d'intelligence.*)

ZÉILA, *s'avançant sur le bord du théâtre.*

Mes soeurs ! mes soeurs !... ce fatal hyménée

Le laisserez-vous s'accomplir ?

M'avez-vous donc abandonnée ?

Mes soeurs ! mes soeurs ! venez me secourir !

Du haut des cieux, venez me secourir !

(*On entend en dehors et par les croisées du fond le chant des fées du premier acte.*)

ENSEMBLE.

ZÉILA, *avec joie et écoutant.*

Ah ! que mon âme est émue !

O sons harmonieux !... chants mes premiers amours !

Mes soeurs ! mes soeurs ! vous m'avez entendue ,

Et vous venez à mon secours !

Oui, vous venez à mon secours !!

ALBERT.

Sort qui m'épouvante !

Fatal avenir !

De crainte et d'attente

Je me sens frémir !

RODOLPHE.

O sort qui m'enchanter !

O doux avenir !

Mais que l'heure est lente,

Je me sens mourir !

(*En ce moment Marguerite portant un voile, et d'autres femmes portant l'une le bouquet et l'autre la couronne de mariée, sortent de la porte à droite et entourent Zéila.*)

LES FEMMES, *plaçant sur la tête de Zéila une couronne de roses blanches.*

Sur le front de la fiancée

Que la couronne soit placée ,

MARGUERITE, *lui attachant le voile qu'elle vient d'apporter.*

Ainsi que ce beau voile blanc...

(*regardant Albert avec intention.*)

Gage d'un auguste serment !...

(Le voile est attaché sur la tête de Zéila et flotte sur ses bras. Elle le regarde... le reconnaît.)

ZÉILA.

Qu'ai-je vu?...

Ce voile !!... Ah ! le ciel m'est rendu !

(Au moment où Rodolphe s'avance pour lui donner la main, elle s'élève dans les airs. Tous les assistants effrayés de ce prodige se prosternent et tombent à genoux.)

LE CHOEUR, *prosterné.*

O merveille inouïe !

ALBERT, *seul, debout et tendant ses bras vers Zéila qui s'élève dans les airs.*

Ange des cieux, vole vers ta patrie

(Zéila disparaît par la croisée à gauche, et s'élance dans la campagne. Tous les assistants poussent un cri d'étonnement, et pour la suivre encore des yeux, se précipitent en désordre hors de la salle d'armes.)

ACTE CINQUIÈME.

Une plaine dans les airs , au milieu des nuages.

SCÈNE I.

A gauche du spectateur, ZÉILA, redevenue fée, dort sur un nuage; à côté d'elle, et plus loin, debout ou assises sur d'autres nuages, EDDA et D'AUTRES FÉES forment différents groupes, jouent de la lyre ou se livrent à des danses; d'autres dirigent leur vol vers une région plus élevée. Des chœurs invisibles se font entendre.

LE CHOEUR.

Elle dort!... glissez en silence
Sur les nuages azurés;
Que sur son front plein d'innocence
Descendent les songes dorés!

ZÉILA, *révant.*

Albert!

EDDA, *à ses compagnes.*

Quel est ce nom? et que veut-elle dire?

ZÉILA, *avec douleur.*

Albert! Albert!

EDDA.

Voici trois jours que notre soeur
Est enfin revenue en ce céleste empire;
Et cependant elle est triste et soupire!
Soupirer au sein du bonheur!

LE CHOEUR.

Elle dort!... glissez en silence
Sur les nuages azurés;
Que sur son front plein d'innocence
Descendent les songes dorés!

(On entend plusieurs accords de harpe et des sons de cor dans le lointain.)

EDDA.

Écoutez! écoutez! la reine nous appelle!

Courons, mes soeurs, courons près d'elle.

(Toutes les fées s'envolent ou disparaissent sur les nuages qui les emportent.)

EDDA, s'approchant de Zéila qu'elle réveille.

Zéila! Zéila! n'as-tu pas entendu ?

La reine nous attend !

ZÉILA, s'éveillant.

Albert!... que me veux-tu ?

(regardant autour d'elle et apercevant Edda.)

Ah! pardon!... je te suis.

(Edda disparaît.)

SCÈNE II.

ZÉILA, seule.

Sans doute à quelques fêtes !

Dans d'éternels plaisirs s'écoulent tous nos jours !

Toujours danser ! chanter toujours !

C'est triste ! et dans ces lieux, à l'abri des tempêtes,

Tout respire un céleste, un immortel ennui !

Albert !... auprès de toi ce n'était pas ainsi !

AIR.

Que Dieu daigne m'entendre !

Et qu'il t'élève à moi

Où me laisse descendre

Vers toi !

Mon bien-aimé... vers toi !

Qui me rendra mes chaînes

Et mes jours de douleur ?

Mes tourments et mes peines,

Hélas ! et mon bonheur ?

Albert... que Dieu daigne m'entendre !

Et qu'il t'élève à moi

Où me laisse descendre

Vers toi !

Mon bien aimé, vers toi !

Sur terre et loin de moi, que fait-il à présent ?

(Elle regarde au-dessous d'elle à travers les nuages.)

De ma perte il ne peut supporter le tourment !

A sa douleur, à son amour fidèle,

Il veut périr! .. et je suis immortelle !

avec douleur.

Je ne puis vivre, hélas ! ni mourir avec lui !

SCÈNE III.

ZÉILA, EDDA et PLUSIEURS FÉES.

EDDA, accourant avec joie près de Zéila.

Aux yeux de tous notre reine aujourd'hui

Veut te parer d'une splendeur nouvelle.

Pour prix de ton exil, ma soeur, elle promet

D'exaucer ton premier souhait!

ZÉILA, vivement.

Qu'ai-je entendu?

EDDA.

Sa parole est sacrée!

Tu n'as qu'à demander et tu peux voir encor

Augmenter ta puissance, et sur un trône d'or,

A sa droite, t'asseoir brillante et révérée.

Elle paraît!...

SCÈNE IV.

Les nuages du fond s'entr'ouvrent et on aperçoit LA

*REINE DES FÉES au milieu de sa cour, sur un trône
d'or et en vironnée de rayons lumineux.*

ZÉILA, sur le devant du théâtre et se prosternant.

O reine! est-il vrai qu'aujourd'hui

Le plus cher de mes vœux par toi sera rempli?

LA REINE DES FÉES.

Je le jure! crois-en mon pouvoir tutélaire.

ZÉILA.

Eh bien donc! laisse-moi retourner sur la terre

Sauver celui que j'aime et qu'hélas! j'ai quitté!

Laisse-moi renoncer à l'immortalité!

LA REINE DES FÉES.

Ma fille! Zéila! c'est toi qui nous délaisses!

Toi qui veux fuir tes soeurs et ce séjour chéri!

ZÉILA.

Reine! j'ai tes promesses.

LA REINE DES FÉES

Malheureuse!

ZÉILA, *avec amour.*

Non pas! Je serai près de lui!

LA REINE DES FÉES.

Mais avant ce départ, hélas! que puis-je faire
Pour adoucir ton sort et pour charmer tes jours?
Demande.

ZÉILA.

Eh bien! fais qu'il m'aime toujours,
Et le ciel avec moi descendra sur la terre.

LA REINE DES FÉES.

J'exauce pour vous seuls une telle prière!
Allez, offrez tous deux au terrestre séjour
Le spectacle inconnu d'un immortel amour.

De votre vie embellissant les heures,
Du haut des célestes demeures,
Sur vous nous veillerons encor;
Et quand viendra le sort trancher vos destinées,
Nous descendrons sur un nuage d'or
Chercher vos âmes fortunées.

LE CHOEUR.

Adieu, notre soeur chérie;
Adieu, fille des cieux;
Ingrate qui nous fuis et quittes ta patrie!
En tous lieux te suivront et nos coeurs et nos vœux.

Adieu, notre soeur chérie,
Adieu, fille des cieux!

Sur un geste de la reine des fées les nuages s'entr'ouvrent.
Zéila descend des cieux. On la voit passer rapidement à travers les nuages qui, diversement colorés par le soleil, changent successivement d'aspect; enfin, après quelques minutes de voyage, on voit la terre apparaître d'abord le sommet des montagnes, puis les édifices, les villes, les fleuves, les prairies, la maison, puis la chambre qu'habitait Albert au troisième acte. Albert, seul dans sa chambre et livré au désespoir, va mettre fin à ses jours... Il lève les yeux et voit sur un nuage Zéila qui descend vers lui en lui tendant les bras. Il s'y précipite et la toile tombe.

FIN.